

Source : <https://www.sortirdunucleaire.org/Voyage-sous-le-nuage-de-Tchernobyl>

Réseau Sortir du nucléaire > Archives > Revue de presse > **Voyage sous le nuage de Tchernobyl**

**24 avril 2004**

## Voyage sous le nuage de Tchernobyl

En Biélorussie, les habitants des zones contaminées ignorent les risques pour leur santé. Dix-huit ans après.

Par Laure NOUALHAT

District de Gomel (Biélorussie) envoyée spéciale

C'est une route déserte comme il y en a tant dans les zones évacuées de Biélorussie, pays mitoyen de l'Ukraine, à moins de 20 km de la centrale de Tchernobyl. Un bus dépose deux vieilles femmes devant des maisons fantômes. Babouchka Léna et sa voisine Liouda reviennent du marché de Vetka où elles sont parties s'approvisionner en pain, bière et sucre. Elles sortent les planches à roulettes rouillées qu'elles avaient planquées sur le bas-côté et y déposent leurs cabas débordants. Puis, elles s'éloignent en maudissant le froid, le vent et la pluie qui s'acharnent à éteindre leur cigarette. Léna et Liouda vivent où elles sont nées, à Bartolomeevska, un des nombreux villages évacués de Biélorussie. Dans ce pays, 70 % des retombées radioactives de la centrale de Tchernobyl sont venues se répandre dans la plus grande invisibilité. Lorsque le réacteur n° 4 de la centrale ukrainienne a explosé dans la nuit du 26 avril 1986, personne ne s'est douté de ce qui se tramait. Quelques jours après, on a évacué d'urgence ce village qui comptait alors près de 3 000 habitants, une école, beaucoup d'enfants, une usine de briques... « Aujourd'hui, on est dix », explique Liouda. « On m'a bien proposé un appartement à Gomel mais je ne veux pas partir », ajoute Léna. La radioactivité ? Elles s'en fichent. « On en mange tous les jours, mais notre vie est ici. » Une vie de solitude non choisie.

L'ensemble de la chaîne alimentaire contaminé

Elles font partie des deux millions de personnes, sur les dix que compte le pays, qui vivent dans des territoires contaminés à des degrés divers. Dix-huit ans après la catastrophe, près de 25 % du pays restent souillés, par poches, par du césium-137, un radionucléide dont la demi-vie est de trente ans (voir page 6). Cela veut dire qu'en 2016, la radioactivité de cet élément aura seulement diminué de moitié. La Biélorussie est contaminée pour des siècles. Au sud du pays, une « réserve radiologique » totalement fermée contient aussi du Strontium-90. L'iode-131, 1 400 fois plus actif que le césium-137, a totalement disparu du fait de sa courte période radioactive (huit jours).

La migration du césium est très faible et sa disparition de la surface des sols très lente. Dans les bois de bouleaux qui entourent le village de Léna et Liouda, le compteur Geiger crépite et atteint

largement 200 à 300 micro-roentgen par heure. A Minsk, la capitale, sortie indemne, le bruit de fond de la radioactivité naturelle est de 12 micro-roentgen par heure. Si ces bois sont contaminés, tout ce qui y pousse, ou y vit, l'est aussi : les champignons dont raffolent les habitants, mais aussi les baies, les arbres et le gibier. De fait, toute la chaîne alimentaire est touchée. Les champignons de la région affichent 240 000 becquerels (Bq) par kilo, le lait des vaches, qui se nourrissent dans les champs voisins, compte 2 000 becquerels par litre. « La norme acceptable est zéro », affirme Vassili Nesterenko, patron de l'Institut de mesures indépendant Belrad.

Cataractes, coeurs fragiles, fatigue...

La république de Biélorussie compte 118 districts, dont 53 touchés par les retombées radioactives et répartis selon leur degré de contamination. Les autorités ont déterminé quatre types de zones allant de 37 à 1 480 milliards de becquerels (de 1 à 40 curies) au kilomètre carré. Dans ces zones, les habitants ont la possibilité de partir s'ils le souhaitent. Mais quel choix s'offre à une famille dont la seule richesse est la maison et la terre qui l'entoure ? Le classement détermine aussi les subventions étatiques que recevra le village. De maigres subventions qui sont pourtant essentielles : du fourrage « propre » pour le bétail, de l'argent pour nettoyer les parcelles de terre, deux repas à base de nourriture non contaminée quotidiens offerts dans les écoles et, pour les enfants, trois semaines de réhabilitation en sanatorium, loin de cette nature imprégnée de césium. Régulièrement, les autorités biélorusses éditent une liste des villages contaminés. Figurer sur cette liste est vital. Depuis 2001, 146 villages en ont été radiés. Comme Yurkevitchi. Le village affiche un sol relativement propre (moins de 1 curie/km<sup>2</sup>) mais la nourriture est contaminée parce que les vaches vont paître dans les bois. « Nous avons fait nos mesures sur le lait et constaté qu'à plus de 200 Bq/l, il dépassait les normes, fixées à 37 Bq/l pour les enfants », explique la maire, Elena Shpakevitich. Idem pour les champignons cueillis alentour. Sous la photo du président Loukachenko, Elena ouvre le registre des mesures radiologiques faites sur les enfants. En 2002, le corps d'Olya, née en 1988, contenait 122 Bq/kg ; celui d'Olga, âgée de 23 ans, 146 Bq/kg. Les mesures sont faites à l'hôpital. « Combien d'enfants sont malades ? Je ne le sais pas. » Officiellement, ils sont tous sains. Officieusement, ils ont des problèmes de cataracte, le coeur fragile, ils sont fatigués et ont beaucoup de mal à se concentrer. Mettre en relation la contamination par les aliments et les pathologies constatées sur place est à peine envisagé par la communauté scientifique internationale. « Ce lien est systématiquement refusé par l'information médicale officielle », explique Wladimir Tchertkoff, documentariste très engagé auprès des populations.

« Seul le cancer de la thyroïde a été reconnu »

Pour l'heure, seul le couple de médecins Bandajevsky a montré que l'exposition chronique des enfants aux faibles doses (à partir de 20 Bq/kg) provoque des problèmes de rythme cardiaque et de vue. Lui a fini en prison, accusé à tort d'avoir touché des pots-de-vin, et sa femme Galina a été virée de l'hôpital de Gomel, où elle officiait comme pédiatre et cardiologue. « Même si les taux de cancer augmentent, comment les imputer strictement à la radioactivité ?, interroge-t-elle. Officiellement, seul le cancer de la thyroïde a été reconnu par l'OMS comme maladie directement issue de Tchernobyl. Mais combien d'autres le sont ? Il faut lancer des études encore et encore. » Dix-huit ans après, il serait grand temps.